

portatives, alternativement balancées en cadence. La procession fait, dans cet ordre, le tour de l'église et du cloître. La journée est toujours trop vite achevée, et nul ne retourne au village sans s'être enrichi de quelques objets de piété, souvenir d'un jour heureux pour ceux qui l'ont goûté, et, pour les autres, dédommagement d'un sacrifice.

Parmi les paroisses qui adoptèrent dès lors l'usage du pèlerinage annuel, plusieurs étaient éloignées de six et huit lieues : celle de l'Île-Dieu ne s'effrayait pas d'une distance de soixante lieues, et elle les franchit encore tous les ans. Outre ces processions régulièrement établies il en venait souvent d'isolées à la suite de quelque faveur miraculeuse. L'on a retenu le souvenir de celle de Guélon, près de Granville en Normandie, qui eut lieu en 1629, après une longue sécheresse ; celle de Quimperlé, en 1654, à l'occasion d'un incendie ; celles de Saint-Nazaire et du Croizic, dans l'évêché de Nantes ; mais principalement celle de Pont-l'Abbé où l'on vit une ville presque entière se transporter à vingt cinq lieues de distance.

C'était en 1634 : une maladie contagieuse désolait la ville et empirait de jour en jour. Les riches épouvantés avaient pris la fuite, et la misère publique, parvenue à son comble, redoublait l'activité du fléau. Une communauté de Carmes, récemment établie dans la ville, n'avait rien épargné pour le soulagement des malheureux ; mais elle-même était décimée, et ses dernières ressources s'épuisaient. Ce fut alors que le Père Prieur, qui avait rempli la même charge à Sainte-Anne, se sentit inspiré de vouer un pèlerinage au nom de tous ses religieux. Le bruit ne s'en fit pas plus tôt répandu dans la ville que le même vœu s'y fit à l'envi et au même instant la maladie s'arrêta. La reconnaissance universelle ne voulut souffrir aucun retard, et le pèlerinage se fit quelques jours après dans l'ordre suivant :

De grand matin, c'était un dimanche, on chanta dans l'église des Carmes une messe où tous les pèlerins